

## La diva

Au moment où elle s'apprête à traverser sur le passage piéton, un coup de klaxon lui rappelle qu'on est à Paris. A Paris, en 1960, les piétons, hommes ou femmes ne sont pas prioritaires. Prévenant, un jeune homme la retient par le bras. Apeurée, elle ne prend pas la peine de remercier, même pas un sourire. Peu importe, le jeune homme file en courant sans prêter plus d'attention à cette femme d'une quarantaine d'années, dont les longs cheveux bruns s'échappent d'une chapka de fourrure.

Une large étole, épaisse aussi, lui protège la gorge et recouvre la moitié de son visage, qu'elle a très pâle. Un manteau long et droit tombe jusqu'à mi-mollet. La main gantée protège un sac sans fantaisie. Maria est une parisienne qui passe inaperçue sauf quand elle manque de se faire écraser. Elle est distraite. Dans sa tête, cette mélodie de Madame Butterfly et toujours cette crainte que l'orchestre ne lui laisse pas une respiration suffisante, cette respiration pendant laquelle elle perçoit le souffle suspendu du public. C'est dans ce temps de silence infime et intime que l'émotion se glisse sous les draps de soie finement cousus par les archets des violonistes.

Reparlons de ce jeune homme insouciant mais prévenant qui la retint par le bras. Le voici au premier balcon, ce

soir au théâtre où on donne un récital des grands airs italiens : Puccini, Bellini, Verdi. Brouhaha habituel d'avant le début du spectacle. Ce soir c'est un récital, donc les musiciens ne sont pas dans la fosse, mais sur scène. Bonne tenue, souliers cirés, et smoking de rigueur. Malgré cela, l'agitation est toujours celle d'une cour de récréation. Chahut, saluts, on se lève on se rassoit, c'est le ballet des ouvreuses et des retardataires. Tout à coup, on se retourne vers la loge officielle. Puis tout s'apaise, tous les sièges de velours rouge sont occupés, les lumières dont celle de l'imposant lustre suspendu sous la coupole se tamisent puis s'éteignent. On applaudit l'arrivée du chef d'orchestre qui salue, servile et souriant.

Quelqu'un tousse.

Entre la chanteuse. Comment le jeune homme pourrait-il reconnaître la femme dont il a retenu le bras ? La voici majestueuse et limpide dans une robe cintrée, les cheveux lissés sur le haut du front, ramenés savamment en arrière et formant sur la nuque un épais chignon. Au moment où apparaît Callas avec cette allure légère et ce port altier, tous les musiciens se lèvent en chœur pour saluer celle qui, anonyme, traversait imprudemment, la rue cet après-midi. Le public aussi se lève pour applaudir. Puis se rassoit, nouveaux bruissements sur les sièges, nouveau silence. La chanteuse, bien qu'aveuglée sans doute par la lumière du projecteur, regarde vers le premier balcon et au jeune homme adresse un maternel sourire.

Le visage fermé, elle pose, moulée dans ce fourreau qui laisse nus les épaules et les bras. Seule fantaisie : deux gouttes de nacre blanche en guise de pendants d'oreilles. On la dirait pourtant parée comme une reine égyptienne.

Les bras levés du chef d'orchestre. Premiers légatos des altos qui donnent la tonalité suivis des pincements des violoncelles qui donnent le rythme. Dans le silence qui suit, la voix pure s'élève enveloppant tout l'espace. Sur ce plaid de douceur, viennent se poser les violons. Alors la gorge du jeune homme se serre, le diaphragme, conçu pour échapper à la volonté, si puissant, secoué par des inflexions divines échappe à tout contrôle et des larmes coulent qu'il serait sacrilège de sécher.

Callas, femme, reine, gitane, amante, à cet instant est fille. Elle implore son père, et son sourire plein de soleil supplie de désespoir. Elle est le jour la nuit, le pouvoir et la soumission, l'amour infini indicible qu'on ne peut que chanter. Elle est la diva.

Hervé RICHOU